

UN FONCTIONNAIRE MODÈLE.

Je ne sais plus ni quand, ni comment, ni pourquoi cette idée m'est venue.

Peut-être est-ce à force d'entendre Claudette, ma femme, me répéter : « Écoute ! Tu travailles trop ! Tu n'es pratiquement jamais à la maison. Et quand tu y es, c'est pour rêvasser, les yeux dans le vague. Je suis certaine que tu penses toujours à ton travail ! C'est bien gentil, tout ça, mais j'existe quand même ! J'aimerais que tu t'intéresses un peu à moi... et au petit ! Je sais, de temps en temps, tu le sors de son parc pour le bercer dans tes bras. Mais si tu te voyais, à ce moment-là ! On dirait un automate en train de secouer un paquet de linge sale ! D'ailleurs, René-Jean ne s'y trompe pas ! Ce n'est pas pour rien qu'il se met aussitôt à hurler ; il sait bien que tu ne penses pas à lui, il le sent, c'est moi qui te le dis ! Il a beau n'avoir que neuf mois, il voit bien que son papa est ailleurs et se moque complètement de lui ! Et encore, si tout ça servait à quelque chose, si ça nous rapportait un peu d'argent ! Même pas ! Voilà trois ans que tu es dans ce service de la R.A.S., et on n'a pas vu l'ombre d'une augmentation ! Veux-tu me dire pourquoi tu te crèves ainsi, pourquoi toutes ces heures supplémentaires qui, bien sûr, ne sont jamais payées ? Hein ? Tu peux me le dire ? Et puis, pourquoi tu ne me parles jamais de ton travail ? Qu'est-ce que tu y fais, dans ce service ? Hein ? C'est quand même pas top-secret, non ! »

Comme d'habitude, je ne lui répondais rien, et je sortais dans la rue prendre un peu l'air.

À moins que ce soit le jour où Bernard, le délégué syndical, - enfin, un des délégués syndicaux, parce qu'il y en a plusieurs de syndicats, mais lui, c'est le délégué du syndicat-maison – donc, c'était le jour où Bernard est venu me trouver avec un drôle d'air, un air embêté : « T'as deux minutes, Pinpin ? » Mon nom, c'est Saupin. Mais les collègues m'appellent Pinpin. Ils trouvent ça amusant. Moi pas. « Pinpin, faut que j'te parle. Les copains, tu sais, (pour lui, les collègues, ce sont tous des copains. Mais pour moi, ce ne sont pas des copains, ce sont juste des gens avec qui je travaille.), les copains trouvent que tu en fais un peu trop. Aimer son boulot, même s'il n'est pas toujours passionnant, c'est bien. Mais toi, alors...! Ils pensent, les copains, que t'exagères avec tes heures sup. gratis. Tu comprends, tu leur fais du tort ! Et syndicalement, je dois te dire aussi que ça ne se défend pas, ton boulot à la Stakhanov ! À moins que tu veuilles devenir p'tit chef, surveilleur ou, pourquoi pas, chef de versice ! Mais, à ce moment-là, tu passes de l'autre côté de la barrière, et faut plus compter sur moi pour te défendre ! À bon entendeur, salut ! »

Il ne m'avait jamais défendu, pour la bonne raison que je n'avais pas besoin d'être

défendu. Je haussai les épaules en me détournant, et je retournai à mon poste.

Oui, c'est peut-être bien ce jour-là, quand il m'a parlé des petits chefs, que l'idée m'est venue. En effet, pourquoi pas ? J'étais bien capable, comme d'autres, et peut-être plus que d'autres, de devenir surveilleur, et même, comme l'avait dit en ricanant l'autre planqué de délégué, chef de versice. Alors Claudette ne m'asticoterait plus pour des heures sup. non rémunérées ! Et les collègues ne se permettraient pas, du moins en ma présence, de m'appeler Pinpin ! Et moi, je te ferais marcher le versice comme jamais il n'avait marché ! Parce que, moi, je les connais ceux qui arrivent avec une heure de retard ! Ceux qui, à dix heures, vont prendre leur petit café et qu'on voit revenir un quart d'heure avant le déjeuner ! Ceux qui téléphonent à leur maman ou à leur copine, en pleine après-midi, alors que le travail s'accumule ! Ceux qui partent avec une demi-heure d'avance (ce sont bien sûr les mêmes qui sont arrivés le matin avec une heure de retard) sous n'importe quel prétexte, et qu'on peut retrouver au café d'en face, vautrés devant une bière, une cigarette au coin des lèvres, exténués de n'avoir rien fait ! Oui, je les connais tous ceux-là, et ils vont apprendre à me connaître, moi, monsieur Saupin !

L'idée que j'avais dans la tête, elle n'en sortait plus. La nuit, elle m'empêchait de dormir : je m'efforçais de trouver des procédés qui pourraient améliorer le rendement du versice. Pendant mes heures de liberté, je me voyais à mon nouveau poste de responsable, et j'imaginai quelques mesures propres à rendre enfin performantes les méthodes vieillottes que mes prédécesseurs (je veux dire : de ceux qui étaient encore mes supérieurs) appliquaient par routine. Oui, avec moi, tout allait changer !

Mais pour cela, il fallait sauter le pas. Et un jour, je me suis décidé.

Je suis allé trouver mon chef de versice, celui de la section R.O.S.E. Un type pas commode ! Et pas bavard. « Parler, qu'il répète, c'est perdre son temps. » Avec le nez toujours dans ses papiers. Mais moi, j'aime ça : c'est un type qui aime son boulot. Comme moi. N'empêche que le jour où je lui ai demandé un entretien, j'étais dans mes p'tits souliers !

Je cogne à la porte. Grognement. Paraît que c'est sa façon de dire : "Entrez !". De toute façon, la lampe rouge s'est éteinte et la verte s'est allumée. Je prends ma respiration, et j'avance. Comme je m'y attendais, il a la tête plongée dans les paperasses. Nouveau grognement qui doit vouloir dire : "Qu'est-ce que vous voulez ?" Alors, je lui expose mon cas, j'ai dit que je trouve que le versice ronronne, que certains, dont je tairais les noms, je ne suis pas un donneur, mais quand même, ils ne s'en font vraiment pas ! Et moi, j'ai trouvé qu'ils sabotent le travail, et que c'n'est pas comme ça que le versice marchera mieux. Je lui présente alors calmement mes p'tites idées. Aucune réaction : il a toujours le nez sur son bureau. Je commence à paniquer, à me dire que c'est loupé et qu'il s'en fiche comme de l'an quarante de son versice, quand il lève la main pour

m'interrompre ; il appuie sur le bouton de l'interphone : « Saupin, surveilleur n° 3. » C'est tout, il s'enfonce de nouveau dans les dossiers, et seule sa main qui balaie nerveusement l'air me fait comprendre que je n'ai plus qu'à sortir sans même essayer de le remercier.

C'est comme ça que je suis devenu surveilleur de la section R.O.S.E., le surveilleur, sans vouloir me vanter, le plus craint et le plus détesté. Mais ça, je m'en contrefichais : le versice marchait comme sur des roulettes, tout le monde faisait correctement son boulot, plus de retard le matin ni de départ avancé le soir. Quand je rencontrais le chef de versice et que je le saluais, il me semblait qu'un léger clignement de son œil droit exprimait sa satisfaction. De toute façon, le fait qu'il me regardait en me croisant était déjà une distinction considérable, car, en règle générale, il marchait, les yeux au sol, et tous les employés devaient s'écarter en se plaquant contre les murs à son passage. Mon supérieur était donc content de moi. Et Claudette ne ronchonnait plus, le salaire d'un surveilleur étant le triple de celui d'un simple exécuteur.

Tout allait bien, mais moi, j'n'allais pas bien, pas bien du tout. Très rapidement, ce rôle de surveilleur m'a ennuyé. Bien sûr, j'avais souvent le plaisir de pouvoir surprendre un exécuteur en flagrant délit de négligence et de le signaler en haut lieu malgré ses protestations, et parfois même, ses supplications agrémentées de : « Non, monsieur Saupin ! Je vous en prie ! ». Vraiment, ce que la nature humaine peut être lâche et méprisable ! Mais très vite, je me lassais. Et puis, je fis cette découverte : j'aimais trop mon métier, le seul pour lequel j'étais fait, celui d'exécuteur.

J'ai longtemps hésité avant d'aller revoir le chef de versice. Qu'allait-il penser de moi à qui il avait donné une promotion et qui, maintenant, la refusais ? Et Claudette ? J'allais en entendre, comme on dit, des vertes et des pas mûres ! Mais tant pis ! Je ne pouvais pas faire autrement, et pour la seconde fois, je franchissais la porte aux lumières verte et rouge. Le chef ne leva pas la tête, évidemment. C'est avec encore plus d'appréhension que je lui exposais mon souhait et ses motivations. Comme la première fois, il ne quitta des yeux ses paperasses que pour appuyer sur le bouton de l'interphone et dire : « Saupin, exécuteur n°16. ». Fort de mon expérience, je n'essayais pas de balbutier des remerciements qu'il n'aurait même pas entendus. Je suis sorti de son bureau encore plus euphorique que lorsqu'il m'avait nommé surveilleur.

Vous dire la jubilation qui se répandit dans la section R.O.S.E. lorsque la nouvelle fut connue, c'est impossible. J'en ai entendu des : « Eh ben, Pinpin (parce que j'étais redevenu Pinpin !), on s'est fait vider comme un malpropre ? » et des « Monsieur fait moins le fier, maintenant ! C'est lui que les surveilleurs vont signaler au chef ! ». Je haussais les épaules, je me moquais bien de toutes ces mesquineries. Les imbéciles ! ils ne pouvaient pas se douter que c'était moi qui avais demandé ma rétrogradation. Et puis, l'essentiel était de retrouver mon cher clavier

que je n'aurais jamais dû abandonner. Alors, je me suis assis voluptueusement dans mon fauteuil, devant mon écran, et j'ai effleuré avec respect, du bout des doigts, les manettes. Mais la voix d'un surveilleur m'a tiré brutalement de mon ravissement : « Alors, N° 16, vous vous y mettez, oui ou non ? Vous n'êtes pas là pour rêver ! ». J'ai enclenché doucement la manette 1-A. La vie recommençait.

Voilà, messieurs, ce que j'avais à dire. Je pense que ma déposition est complète, et que vous êtes satisfaits... Pardon ?... Mais bien sûr, j'accepte de répondre à toutes vos questions. Je vous en prie... Ah ! je m'attendais à celle-là. Les initiales de notre service ont toujours intrigué. R.A.S. signifie : Recherche Action Subversive. Je crois que ce n'est pas la peine que je vous explique le but poursuivi par notre organisme : les mots parlent d'eux-mêmes !... Quant à notre section, à l'appellation si romantique de R.O.S.E., elle était chargée du Repérage des Opérations Secrètes Étudiantes. Inutile de vous dire que c'était le secteur le plus chargé, les étudiants ayant toujours eu la propension à s'agiter et à provoquer du désordre. Maintenant, messieurs, les services anti-terroristes n'ont plus de secret pour vous !... Autre question ?... Tiens ! Je vois que monsieur s'intéresse à l'aspect technique de notre travail. C'est d'ailleurs cet aspect qui m'a toujours passionné... Je vais essayer d'être clair... Tous les exécuteurs avaient devant eux un clavier, mais, à la place des touches se trouvaient des manettes numérotées de 1-A à 8-L. Nous commençons par la manette 1-A., puis nous passons à 1-B., 1-C., etc., jusqu'à 8-L. À vrai dire, nous évitions le plus possible de nous servir de la 8-L... Pourquoi ?... Ben, tout simplement parce que le courant était trop fort, et qu'il était rarissime qu'un client en réchappe... Ah ! vous ne savez pas c'est qu'un client ? C'est vrai que ça fait partie de notre jargon. Moi, je préférerais parler de client : c'est plus... comme on dit : convivial. D'autres exécuteurs disaient : sujet. Je trouvais ça un peu abstrait. Mais je détestais le mot : patient. On se serait cru à l'hôpital !... Enfin, tout ça, clients, sujets ou patients, c'étaient les types qu'on nous avait chargés de faire parler en leur envoyant des décharges électriques savamment dosées. Et je vous prie de croire, messieurs, que ce n'est pas dû à n'importe qui de savoir mesurer avec exactitude la bonne dose à envoyer ! Je n'ai eu, durant toute ma carrière d'exécuteur, qu'un seul incident. Faut dire que j'étais encore tout jeune, et que je m'énervais vite... Un incident ? Ben, c'est quand le client passe l'arme à gauche sans avoir parlé ! Un truc comme ça, et votre note d'aptitude en prend un sacré coup ! Mais j'vous dis : ça ne m'est arrivé qu'une fois... Vous me demandez à quoi sert l'écran de télé ? J'avoue que c'est un truc génial. Imaginez un peu : si nous, les exécuteurs, on était aveugles, si on n'voyait pas les effets des décharges sur le sujet, résultat : on ferait n'importe quoi, on utiliserait n'importe

quelle manette au hasard, et, passez-moi l'expression, mais y'en a pas d'autre, ce serait le bordel ! Tandis que grâce à la télé, on peut constater les résultats de notre action... Comment ?... Mais tout simplement à l'intensité des mouvements du client qui s'arc-boute plus ou moins violemment quand le courant passe... Mais non ! J'm'excuse, ce n'est pas du sadisme ! C'était...enfin, c'est tout simplement un travail, et un travail pour lequel l'État me payait ! Alors, hein, vous n'trouvez plus rien à dire !... Et puis, on n'entendait rien, pas même les hurlements !... Bien sûr, on n'entendait pas non plus c'qu'avouait le client. C'était l'boulot des écouteurs. Mais les écouteurs, eux, ils ne voyaient rien. Belle organisation, n'est-ce pas ? Et nous, les exécuteurs, on voyait même pas la tête du sujet, la caméra de télé était placée de telle sorte qu'on ne distinguait que son corps, avec les bras et les jambes attachés à ce qu'il faut bien appeler, sans jeu de mot, la chaise électrique... Comme ça, on ne savait pas qui était le client... Comment ?... De la pitié ?... Non. Pourquoi ?... Pas plus que du dégoût ou de la jouissance. Ces types-là (je veux parler des sujets), ils voulaient détruire notre régime démocratique ! C'étaient des terroristes, j'vous l'ai déjà dit ! Et c'est grâce à la R.A.S. s'ils ont échoué, si nous sommes toujours en démocratie, et si vous pouvez me poser des questions en toute liberté !... Alors, moi aussi, j'vais vous poser une question, une seule :

Qu'est-ce que je fous ici, devant des gens qui me regardent comme si j'étais un monstre, alors que je suis simplement un fonctionnaire qui a fait proprement son boulot, un fonctionnaire modèle, en quelque sorte !